

# m R a i c h e r : e p l a s t i c i e n : n e . S



Le département Arts plastiques  
de l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis  
et la Ferme de Marconville  
présentent

# marâcher·e·s·plasticien·ne·s

un atelier de pratique artistique  
sur les terres marâchères de MARCONVILLE

proposé par

**fabienne flambard et alissone perdrix**

Nous remercions en premier lieu, Delphine Lucas-Leclin, Loïc Boulanger et Jeanne de leur accueil, leur enthousiasme et leur ouverture qui ont permis aux étudiant·es de licence troisième année de vivre une expérience fondatrice pour le développement de leur projet de recherche création. Sans leur engagement politique, *Maraîcher·e·s·plasticien·ne·s* n'aurait pu exister.

Nous remercions les étudiant·e·s de l'Université Paris 8 de leur confiance et de leur engagement physique et artistique.

Nous remercions le département arts plastiques sans lequel une proposition de cette envergure n'aurait jamais vu le jour.

Nous remercions l'AMAP de Deuil-La-Barre d'avoir créé un lien possible vers la ferme de Marconville.

Nous remercions le service reprographie qui a imprimé cette édition sur les presses de Paris 8.

## SOMMAIRE

Index	p.4
Libérer un certain nous	p.6
Delphine Lucas-Leclin, marâchère à Marconville	p.8
Aruna Bathily	p.12
Jean Benoît	p.14
Noémie Borges	p.16
Angèle Delabranche	p.18
Ibrahim Deramchi	p.20
Laura Louahchi	p.22
Nathan Nguyen	p.24
Elijah Realce	p.26
Une banderole de deux carreaux et demi	p.28
Fabienne Flambard et Alissone Perdrix, enseignantes	p.30

Imprimée à l'Université Paris 8  
Vincennes-Saint-Denis  
en mars 2023







## Libérer un certain nous



«Il y a une confusion entre agir et faire. Il ne faut pas s'en étonner, ils vont de pair ; il y a pourtant comme une nuance, le faire parlant de créer (quelque chose) et l'agir étant plutôt porté à transformer ; on agit sur ce quelque chose que le faire a créé.

Il s'agit de susciter cette liberté d'agir qui est une autre liberté que celle de chacun. Disons qu'il y va de libérer un certain Nous liminaire que la conscience d'être éclipse.»

Fernand Deligny, *Les détours de l'agir ou le moindre geste*, Hachette, Paris, 1979. p.56.



# delphine lucas-leclin

marâchère à la ferme de Marconville

Pour moi, le maraîchage, c'est le travail de la terre pour nourrir les gens. C'est un travail qui mobilise complètement aussi bien le corps que l'esprit ; le corps parce qu'on utilise beaucoup ses mains, ses muscles; l'esprit (très pratique) parce qu'on passe son temps à résoudre des problèmes et à améliorer l'outil de production dans ses moindres détails.

Enfin, le maraîchage, c'est une leçon d'humilité au quotidien pour qui a envie d'agir : pour agir, on a besoin des autres, besoin d'anticiper, de renoncer à tout maîtriser, besoin d'écouter aussi son corps à qui il ne faut pas trop en demander. Garder l'énergie comme on entretient un feu et éviter le piège de l'épuisement, qui n'est jamais loin.



Comme un plongeur en apnée qui réapprend à respirer et à regarder.



L'arrivée de jeunes artistes dans notre quotidien nous a obligé à faire un pas de côté dans notre course. L'irruption de l'inutile, de la poésie, de la lenteur ouvre un autre rapport au temps, un autre regard sur les choses, une relation différente à autrui. Cette irruption est vitale pour ne pas se faire engloutir par les impératifs de la production ; pour ne pas dilapider toute son énergie dans l'optimisation du temps, de soi et du travail des autres membres de l'équipe. Notre luxe à nous, marâchers, c'est de travailler dehors, avec le vent, la pluie et toutes les variations de couleur du lever au coucher du soleil. C'est aussi de savoir pour qui on travaille, qui mangera nos légumes, ce sont des gens qui se sont engagés dans la durée à acheter notre récolte.



On sort de l'économie classique puisqu'on réintroduit du collectif, de la solidarité et de la convivialité dans l'échange.

Travailler en AMAP\*, c'est sortir du modèle de la consommation. Le contrat qui nous lie permet à des gens qui veulent manger sainement de payer le travail de notre équipe et de bénéficier de la récolte, plus ou moins abondante selon les années. Le prix reste le même, que la récolte soit abondante ou plus faible. Ce n'est donc pas le producteur qui porte tous les risques sur ses épaules et inversement, les amapiens bénéficient pour un même prix des grosses récoltes. Dans la consommation classique, on achète quelque chose sans savoir ni comment, ni par qui, ni où cela est produit. Encore moins avec quelles contraintes ou aléas. On achète avec un bandeau sur les yeux. Pourtant ce qu'on achète construit le monde qui nous entoure. En AMAP, on sait d'où vient ce qu'on mange, qui a travaillé, dans quelles conditions, avec quelle rémunération. Quand le producteur a besoin d'un coup de main, il peut aussi faire appel aux amapiens qui viennent aider à la ferme. On sort de l'économie classique puisqu'on réintroduit du collectif, de la solidarité et de la convivialité dans l'échange.

\* AMAP : Association pour le Maintien de l'Agriculture Paysanne





aruna  
bathily



Prodiguer des gestes d'une autre pratique afin de réveiller le sol argileux de la Ferme de Marconville.



Avec du sable mouillé et de la terre, j'ai cherché à obtenir une forme triangulaire pour faire surgir une figure humaine : le maître de la terre. Il est mis en forme par découpage et grattage à l'aide de deux couteaux ; un en acier et un en plastique. Une couleur noirâtre et grise, provenant d'un cendrier, est utilisée pour délimiter la barre sur la main et les cheveux de ce personnage. Deux petites pierres sont utilisées pour définir les yeux.

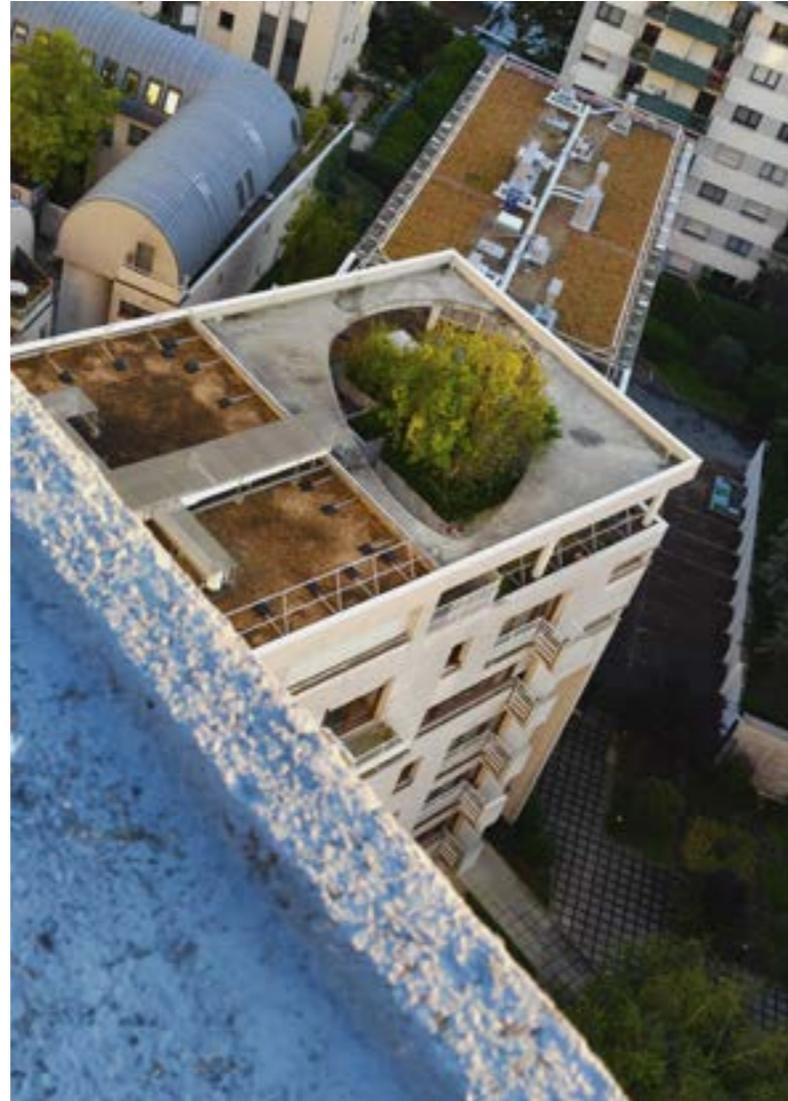
En passant de la sculpture à la photographie, puis de la photographie à la vidéo, j'ai cherché des effets de couleurs différents qui permettent d'obtenir une sculpture avec des dimensions plurielles. Ces effets ont permis d'observer les évolutions de la sculpture sous l'angle de différents médiums.





jean  
benoît

La collecte des légumes, la collecte de matériaux artistiques ou encore la collecte d'expériences nécessitent souvent l'action du collectif : le collectif était à la source de la collecte d'expériences.

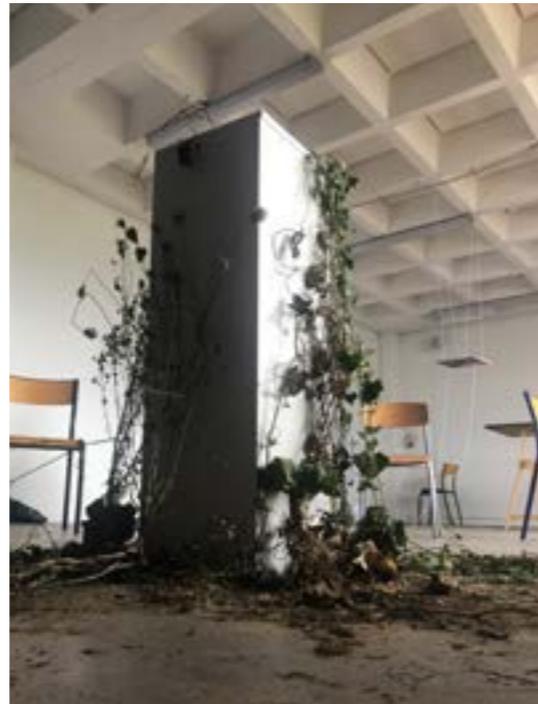


Mon projet se présente sous la forme de deux comptes Instagram : l'un ayant pour thème la ville et l'autre le maraîchage. Les photographies prises avec mon téléphone représentent essentiellement des paysages, des structures visibles. Elles sont au format de mon appareil : 3000 par 4000 pixels. J'ai eu l'idée de cette opposition maraîchage/ville, en me rendant compte lors de l'intensif que je n'arrivais pas à obtenir le même style d'image que je réalise habituellement à Paris, cela étant dû à l'absence de ligne droite et d'angle perpendiculaire dans l'environnement naturel. J'ai donc eu l'idée d'utiliser ma série de photo sur la ville et d'en réaliser une sur la Ferme de Marconville et de les mettre en regard. Pour l'exposition des images, j'ai cherché à ce qu'elles s'inscrivent dans le thème du quotidien tout en identifiant deux séries différentes. J'ai utilisé des comptes de réseaux sociaux, notamment Instagram, car c'est un réseau propice au partage des images. L'utilisation des QR code me semblait cohérente pour penser l'exposition de mes photographies.



## noémie borges

L'expérience du maraîchage a obligé beaucoup d'entre nous à sortir de leur zone de confort physique ou moral. Je pense que beaucoup vont garder en mémoire cette expérience privilégiée.

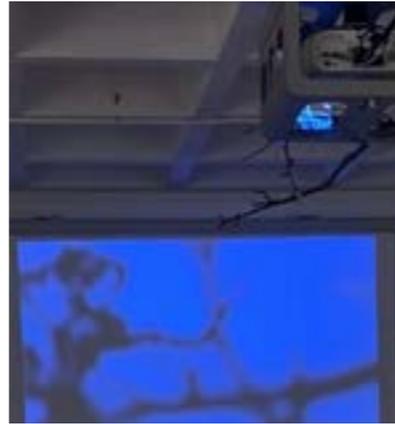


J'ai récupéré des «mauvaises herbes» qui ne sont pas perçues comme esthétiques (ronces, lierre, racines, mousse...). J'ai choisi d'utiliser deux moyens d'expression : la sculpture et l'installation. J'ai réalisé tout d'abord une figure en trois dimensions avec les éléments récoltés. Puis, j'ai cherché à établir des relations entre les végétaux, la terre, la figure créée, un socle blanc, des chaises et le public. Cela m'a amené à m'intéresser aux fonctions de la scénographie : selon la situation de ces éléments, le sens devient différent. En effet, la sculpture n'a pas le même sens si elle est placée sur le socle blanc envahi par la végétation où la nature semble vouloir reprendre sa place ; en revanche, si elle est assise avec le public sur les chaises, elle semble interroger la place de l'humain. L'installation évolue constamment, ce qui n'est pas sans faire évoluer l'interprétation du public. J'ai choisi de ne pas donner de titre à ma réalisation, pour ne pas imposer une manière de penser. L'espace de circulation des corps autour et dans l'installation est devenu un élément important qui favorise cette liberté de penser.



## angèle delabranche

La maraîchère-plasticienne combine l'effort physique et mental qui est mis à l'épreuve dans les métiers de l'agriculture avec la réflexion artistique et sensible de ce qui l'entoure.



(...) Plus grand chose n'a de sens, cimetière de machines rouillées à quelques mètres de tomates presque sanguines, naissantes morceaux d'outils, laissés au sol, morceau de sols mis dans des paloxs donner à l'autre jusqu'à se casser le dos s'oublier jusqu'à ne voir que soi le capteur voit jusqu'à se perdre dans l'immensité, rien n'est proche et pourtant à portée de main (...)

*Branchements, branchages* est une vidéo performative (format 4:3) composée d'un texte lu en ouverture et en clôture de projection. La colorimétrie, les branchages installés devant le projecteur projetant leurs ombres sur l'écran et le texte lu, ouvrent une dimension subjective en se détachant du récit narratif. En post-production, l'image est retravaillée dans sa colorimétrie en contrastant tons froids et chauds, donnant une dimension nouvelle à l'image filmée. Les scènes sont intégralement tournées dans les terres agricoles et sur le trajet retour vers Paris ; j'ai conservé la plupart des bandes-sons. À celles-ci, s'ajoute une prise de son de Paris la nuit, traduisant ses urgences, ses hurlements alcoolisés, ses deux roues bruyantes. Cela semble faire opposition à la vie à la campagne qui, futillement, pourrait paraître tranquille. Or, ce n'est pas le cas, la course est partout. Enfin, dans la dernière minute de la vidéo s'ajoute une nouvelle bande son enregistrée un soir dans la ferme, une voix grave, celle de notre hôte, accompagnée d'une mélodie improvisée à cet instant.

Le collectif a joué un rôle majeur dans la conception de ce travail. L'échange, l'entraide et parfois même l'exclusion volontaire face aux autres, m'ont permis de créer un projet très différent de mes travaux précédents. Cette manière de vivre ensemble est une nouvelle manière de penser le collectif et de créer à la fois ensemble et séparément.



# ibrahim deramchi

Tout commence par un processus de recherche, une recherche d'idées, une recherche de support - medium, de croquis sur un carnet, sur une vitre ou sur une bête-tonneuse et par la richesse des trouvailles : un bol en plastique de 15 cm de diamètre trouvé sous terre. Le lien de l'objet archéologique est tout de suite évoqué ; des dessins avec un marqueur à alcool noir viennent orner la surface en plastique jauni du bol ; des premières images soulèvent la question d'une possible série où poésie et image s'intriquent. Une performance audiovisuelle est envisagée. Pas moins de 493 photos ont été prises ; le séjour s'est terminé avec de la matière sous les mains.

Pendant le montage audiovisuel, j'ai choisi de conserver les détails en privilégiant la désaturation ainsi que des contrastes noir et blanc. En voix off, un texte poétique vient interpeller les images filmiques. La superposition sonore crée une confusion et un effet d'angoisse et de perte qui font écho à mon état d'esprit. Telle une performance axée autour du rite, de la vénération, de l'occulte et de l'expérience, le corps et le spirituel cherchent leur source dans ce mélange incessant de mots : Terre - Vie - Survie.

Passion, dédicace.

Travailler, suer, toucher la matière, découvrir ses propres limites ainsi que la grandeur du monde dans lequel on vit.

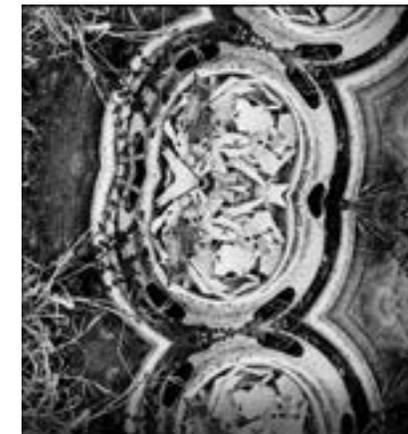
Récompense bien méritée ; repos, œuvres, bonne nourriture.

Se donner dans une tâche qui rapproche de la nature, où l'artiste devient nature en revenant à son état de chasseur cueilleur.



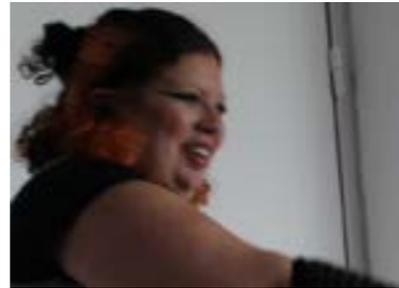
T E R R E  
V I E  
S U R V I E

Vidéo en ligne :  
<https://b23.tv/mqQFVUv>





# laura louahchi



Le fruit du travail de maraîchère ne peut-il être destiné qu'à la consommation ? Ne peut-il pas devenir une œuvre d'art ?



Dans un premier temps, mon projet se voulait être une satire des préjugés sur les métiers liés à l'agriculture. Puis, il m'est venu l'idée de faire une performance qui puisse favoriser une interaction avec le public. Ainsi, j'ai pris soin de disposer sur une table recouverte d'une nappe blanche, des éléments que j'ai rapportés de la ferme de Marconville, tels que du maïs, de la terre, des tiges de plantes séchées, des morceaux de poterie et une bouteille de cidre vide ainsi que des cartes de tarot. Celles-ci ont été réalisées avec du papier cartonné, des crayons de couleur, de l'aquarelle et des feutres. J'ai dessiné les figures qui rappellent les moments clés que l'on a vécus ; un partage précieux où chacun pouvait échanger à propos de ce qu'il s'était passé la journée. Je me suis aussi inspirée des photographies que j'avais prises durant la cueillette des courges. J'ai voulu ainsi immortaliser ces expériences en les incorporant dans mon projet final.

Celeste-Cristal (mon alter ego) instaure un climat pesant : de longs moments de silence mettent mal à l'aise le public. À partir du tirage au sort des cartes de tarot, je souhaitais que les spectateur-ice-s exposent leur point de vue et leur ressenti sur l'expérience d'être coupé du monde urbain pour travailler à la ferme. Mon projet ne se limite pas seulement à nous étudiant-e-s qui avons vécu ces trois jours ensemble, il vise le surgissement des souvenirs que chacun et chacune ont eu dans la nature en général en dehors de notre univers urbain.



## nathan nguyen

*505 Marconville* est composé de deux parties : une série de sept photographies installées à une hauteur de 2 m 35 et une parcelle d'herbe dans une boîte de 35 x 17 x 7 cm posée au sol. L'expérience que nous avons vécue à la ferme est au cœur de mon projet. J'ai souhaité montrer ce que je voyais, ce qui m'a marqué là-bas et ce que je trouvais beau.

Comme un travail documentaire, j'ai récolté des objets et des plantes que j'ai transplantés dans une boîte pour créer une parcelle, pour donner une seconde vie et préserver la mémoire des mouvements que nous avons faits lors du maraîchage. Cette parcelle est un condensé de ce que l'on pourrait trouver à la ferme. Elle est reliée à des photographies exposées au-dessus. On peut retrouver la nature mais aussi les traces humaines sans pour autant voir de forme humaine. Nous retrouvons la terre, les plantes et les objets qui auraient pu ou qui se sont retrouvés dans la parcelle.

Tout ceci forme un mélange de calme, un cafouillage, un entremêlement de la vie naturelle et de la vie humaine : un tout poétique.





# élijah realce

Je dirais à mon père que c'est la vie dont il rêve et dont il est très nostalgique.



J'ai souhaité traduire la vie de maraîcher à ma manière, à travers mon propre univers : un univers glauque, étrange, morbide, cauchemardesque, mais fascinant et beau. J'ai récolté des matériaux naturels provenant de la ferme, puis j'ai réalisé des productions en trois dimensions. Une mise en scène lugubre et onirique du maraîchage, avec pour pièce principale une sculpture qui interagit avec les matériaux récoltés. La pièce principale mesure approximativement 10 x 15 x 30 cm. C'est une sculpture en plastiline dont l'armature est en fil et papier d'aluminium. Elle est ensuite attachée à une branche où se trouvent de la mousse et d'autres éléments organiques. Des traces de colles sont délibérément laissées à l'air sur certaines parties de la sculpture.

L'installation qui regroupe ces éléments est composée d'un long plateau posé à une certaine hauteur, et peint en un mélange de couleurs à la fois sombre et éclatant, dans le but d'illustrer un monde de rêve ou de cauchemar. Le projet s'étend sur ce large plateau, et le regard sur mon travail se perd : l'espace donné à mon installation invite les publics à chercher, observer avec plus d'attention. Cet espace va alors raconter une histoire selon la perspective du spectateur. Par où regarder ? Que se passe-t-il si j'observe cet objet depuis cet angle ? Y a-t-il un lien entre cet élément et l'autre ? À travers ma réalisation, je desire retenir, capter le regard de celui qui observe, qu'il se perde dans mon univers, tout comme je me suis mentalement perdu dans les champs du maraîchage. Un petit monde inconnu mais aux vastes champs à perte de vue.



# Une banderole de deux carreaux et demi



Deuxième jour à la ferme de Marconville.  
 «À partir de l'expérience menée depuis lundi, déposez quelques mots sur la bande de papier.  
 Vous la présenterez dans l'espace».





# fabienne flambard alissone perdrix

enseignantes

En ce début d'année universitaire 2022-23, implanter un atelier de pratique artistique à l'adresse des étudiant·e·s de Licence 3 d'arts plastiques, sur les terres maraîchères de Marconville a permis de refonder un lieu de formation de pratique artistique où « l'agir plasticien » serait au cœur des questionnements.

En envisageant ce cours dans un milieu rural, nous avons cherché à confronter les étudiant·e·s aux processus provoqués par le déplacement des cadres de l'expérience plastique pour développer des projets artistiques qui permettraient de mobiliser des ressources issues de situations nouvelles et néanmoins fondamentales. Ils ont pu s'aventurer dans une expérience à éprouver et analyser ; une expérience qui favorise l'émergence du Sujet, accueille les exigences du désir et invite à tenter ou risquer une exploration articulant l'individuel et le collectif.

La ferme de Marconville se situe à Villers-Saint-Barthélémy, à une dizaine de kilomètres de Beauvais (1 h 20 de Paris). Depuis une quinzaine d'années, Loïc Boulanger (ancien professeur de mathématiques) et Delphine Lucas-Leclin (ingénieure agronome) cultivent sur une trentaine d'hectares, des légumes en agriculture biologique. Malgré des terres initialement peu propices à la production de légumes, ils choisissent le maraîchage biologique et la commercialisation en vente directe sur le principe des AMAP. Le lieu interpelle parce qu'il ne réduit pas sa finalité à une production.

Sa mise en forme découle d'un réseau de rapports toujours provisoires et incertains et porte en creux les traces de cet engagement éthique. La manière dont Loïc et Delphine parlent (pour ne pas dire « théorisent ») de ce qu'ils font, n'a rien à voir avec une ingénierie didactique. Ils partagent avec humilité leurs doutes, leurs échecs, leurs bricolages — ceux qui ouvrent une configuration autre du savoir et qui invoquent un mouvement incident et des moyens détournés et inattendus. En renonçant à la maîtrise de tout, toute action maraîchère relève d'un essentiel inachèvement. Comment ne pas rattacher cet « agir maraîcher » imaginé par Delphine et Loïc, à l'intention artistique (mais aussi pédagogique) qui s'accomplissent en traversant des réalités mouvantes, imprévisibles, déconcertantes, donc vivantes !

Un gîte dans une des dépendances de la ferme a été aménagé pour accueillir des petits groupes. Étudiant·e·s, amapien·ne·s, stagiaires ... peuvent éprouver quelques temps cet autre rapport à l'espace et au temps, à la matière et à la lumière mais aussi cet autre rapport au travail où le corps se découvre à la fois fragile et plein d'énergie.

Que ce soit au cœur de la démarche de recherche-crédation ou à sa périphérie, les terres maraîchères de Marconville infusent.

Ce cours, sous la forme d'un intensif, s'est déroulé pendant cinq jours consécutifs (du lundi au vendredi). Accueilli·e·s à la Ferme de Marconville pendant les trois premiers jours (du 12 au 14 septembre 2022), les étudiant·e·s ont alterné expression plastique et maraîchage : planter, filmer, faire pousser, peindre, cueillir en plein champ, dessiner sous serre, dégommer, performer avec le vent et la chaleur, creuser dans la terre, sculpter et photographier ... autant d'actes et de gestes propices au projet artistique et de recherche et d'attention au milieu. Ces trois jours ont été l'occasion d'une vie collective dans un lieu calme et convivial qui a permis de révéler aussi bien des complicités que des différences. À tour de rôle, les étudiant·e·s ont préparé chaque repas à partir des produits récoltés à la ferme. Pour honorer les saveurs incomparables de ces produits locaux (tomates cerises, tomates rondes, courgettes, aubergines blanches et noires, pommes de terre...), les étudiant·e·s se sont investi·e·s. À l'issue de cette immersion, les deux derniers jours de l'intensif (15 et 16 septembre) se sont déroulés dans les ateliers de l'Université Paris 8.

Soucieuses de ne pas imposer des formes conceptuelles toutes faites, confiantes en ce lieu propice à l'expérimentation, nous nous sommes concentrées sur le possible déploiement d'un engagement poétique et plastique. Nous avons favorisé l'alternance de temps d'apprentissage et de temps de création sans jamais orienter les travaux naissants. En favorisant la pratique collective du maraîchage, les traces plasticiennes témoignent de participations plurielles : les étudiant·e·s n'ont pas seulement articulé plusieurs formes d'expressions — écritures ; photographie ; vidéo ; sculpture ; performance ; dessin — , mais se sont aussi emparé·e·s des questions transversales relatives à l'environnement, certes, mais aussi relatives au monde du travail, aux relations humaines (au collectif), aux représentations du rural, terreau propice à « libérer un certain nous ».

Le 16 septembre, Delphine Lucas-Leclin et sa fille Jeanne ont participé à la présentation des travaux dans notre salle d'atelier. Les transpositions plastiques ont traduit des approches invues, inouïes, inconnues du site de Marconville qui ont surpris nos invitées.

*Maraîcher·e·s plasticien·ne·s* aura été une expérience fondatrice pour ce petit groupe d'étudiant·e·s. Le travail, les rencontres, la vie collective, les recherches éprouvés à la ferme sont autant d'ébauches de projet de recherche qui se déploient aujourd'hui en projet tutoré. Les décalages, les bouleversements, les transformations qui surgissent encore au moment où nous préparons cette publication démontrent que personne n'a échappé aux retentissements, volontaires ou non, de cette proposition pédagogique ●

